

De la performance des Maîtrisions de Colmar

D'aucuns s'en souviennent. La première apparition à Metz, de la Maîtrise de garçons de Colmar dirigée par Arlette Steyer remonte à 1987, lorsque cet ensemble, créé deux ans auparavant, s'était joint à la chorale de l'Alam pour interpréter à Sainte-Thérèse, *La Croisade des enfants* de Pierné. Ils étaient alors une douzaine. Ils sont aujourd'hui une trentaine à laquelle s'ajoutent autant de voix d'hommes, eux-mêmes anciens petits chanteurs qui assurent l'équilibre des registres entre les sopranos-garçons, devant, et les ténors et basses sur les rangs arrière. Techniquement très au point, les jeunes Maîtrisions à l'expression pure, malléable, se distinguent d'emblée par leur discipline de travail qui les a conduits à cette aisance et cette fluidité à rendre les pièces, homophones ou à plusieurs voix, et à se jouer des dissonances qui fourmillent dans les œuvres polytonales. Le programme en était nourri, essentiellement calé sur une thématique religieuse latine, et ciblé sur des compositeurs contemporains de tous pays, plus connus dans le monde du chant choral et de la musique d'église.

Le fait que les pièces étaient généralement accompagnées à l'orgue, tenu depuis la tribune de Sainte-Ségoilène, par le compositeur alsacien Pascal Reber, limitait les *capella* dont on apprécie toujours la pureté juvénile de leurs interprètes. Reber, qui ouvrit le concert avec son *Crucifixus*, intercala les pièces vocales

avec quatre de ses improvisations sur le *Cavallé-Coll*, dont certaines s'inscrivaient dans l'esprit de l'école française et parfois, dans celui de Louis Vierne avec ses apports modernes. L'intérêt devait se porter sur la pièce de Pascal Amoyal, le *Kaddish de Terezin*, créé en 2009, en phase avec la tragique histoire du ghetto juif ; or, sa construction, volontairement dépouillée avec un solo d'alto, ne parvint guère à émouvoir malgré son contenu mémoriel. Valeur inégale aussi des variations sur le *Dona nobis Pacem* du Letton Pēteris Vasks, recueillies, mais répétitives et longues.

Le Norvégien Knut Nystedt a revisité Bach à partir de son choral *Komm süßer Tod*, éclaté en plusieurs chœurs en cercle. Pareillement, l'*Alleluia* de Pierre Calmelet, interprété en groupes fractionnés et mis en espace, superposait aux déambulations croisées, les arabesques ondulatoires très réussies des petits chanteurs, sous les pulsions inflexibles d'Arlette Steyer. On retiendra aussi l'hymne de Britten, et les pièces pieuses du peu connu Villiers-Stanford, le *Veni Sancte Spiritus* de l'américanodanois Morten Lauridsen, étant plus traditionnel et se rapprochant du cantique. Malgré tout, on attendait davantage de contrastes dans le choix des époques de composition, où un Allegri ou un Marc-Antoine Charpentier auraient été, par exemple, les bienvenus.

Georges MASSON.